

1

J'avais dix ans quand j'ai décidé de tuer Jemma. Sa famille – ses parents et sa sœur aînée – avait quitté Londres six mois plus tôt pour s'installer dans notre petite commune rurale. Le premier jour, Jemma fit son entrée dans la salle de classe avec une assurance remarquable, ignorant superbement les murmures à peine dissimulés et les yeux écarquillés braqués sur elle. On aurait dit que le soleil venait d'entrer dans une classe remplie de tournesols.

Notre maîtresse, Miss Dryden, une femme de grande taille, svelte, à la chevelure gris acier et aux yeux bleus larmoyants, posa délicatement sa main sur son épaule et nous la présenta : « Voici Jemma. Je compte sur vous pour lui réserver un chaleureux accueil et l'aider à se sentir bien parmi nous. »

C'était la première fois qu'une nouvelle élève arrivait dans notre école primaire et avec son allure de citadine sophistiquée, elle nous éblouit instantanément. Ses vêtements, sa coiffure, ses souliers, et même son cartable nous semblaient presque exotiques. Aux yeux des petites filles que nous étions alors, qui voulaient toutes grandir le plus vite possible, Jemma avait l'air d'avoir déjà atteint des sommets dont nous ne pouvions que rêver.

Elle ne tarda pas à devenir celle avec qui toutes les élèves voulaient se lier d'amitié et, à l'instar des autres gamines, je compris assez vite que le groupe de filles qui la courtisait était organisé selon une hiérarchie bien précise. Il y avait d'abord les meilleures copines, quatre au maximum ; venait ensuite le cercle plus élargi de celles que l'on autorisait, de loin en loin, à se mêler aux conversations ; puis un groupe plus nombreux encore d'élèves dont on tolérait la présence ; et enfin, un ultime groupe composé de celles à qui l'on avait vite fait comprendre qu'elles n'étaient même pas dignes de s'approcher de Jemma. Après tout, pour qu'une élève ou un clan puisse être en position dominante, il fallait bien qu'il y en ait un autre à dominer. Un autre sur qui exercer sa supériorité.

Moi, je faisais partie du dernier groupe. Pour quelle raison ? Aucune idée. Peut-être du fait de mon gabarit, chétif, que je tenais de ma mère. Ou bien qui sait, mon nez épais et ma bouche trop grande pour mon visage, hérités de mon père, n'étaient peut-être pas assez raffinés pour mes petites camarades. J'étais différente... il n'en fallait peut-être pas plus.

Malgré mon physique, je m'épanouissais à l'école avant l'arrivée de Jemma. J'étais parfaitement intégrée, je ne me posais aucune question existentielle. Quand cet équilibre commença à être remis en question, je perdis mes repères sans véritablement comprendre ce qui m'arrivait.

Moins d'une semaine après l'arrivée de Jemma, j'essayai mes premières insultes. Au début, je n'avais pas compris que les filles du cercle rapproché de Jemma parlaient de moi quand je les entendais crier : « Faites gaffe, voilà Bouche pulpeuse », ou bien « Alors, Pinocchio, t'as encore menti, toi ». Et les filles de pouffer de rire chaque

fois, comme si elles ne voyaient pas en quoi ce genre de sobriquet pouvait être méchant... dur à encaisser... perturbant.

Je n'étais pas l'unique victime de ces attaques. Quatre autres filles appartenant au groupe des parias étaient également prises pour cibles. On aurait dû, nous les cinq élèves ostracisées, se serrer les coudes, on aurait dû faire front pour mieux nous défendre, mais ce ne fut pas le cas. La confrontation nous faisait peut-être peur, ou bien se peut-il que le regard que nous portions les unes sur les autres fût aussi impitoyable que celui de Jemma et sa clique ? Quoi qu'il en soit, chacune resta dans son coin et se retrouva isolée.

Durant les mois qui suivirent, le harcèlement monta en puissance. Plus petite, plus fluette que mes bourreaux, j'étais la victime idéale, très facile à persécuter. Chaque jour, les gamines trouvaient de nouveaux moyens de « s'amuser » avec moi. Et comme elles voyaient que je ne réagissais pas, elles m'encerclaient, me houspillaient, me volaient mon cartable, tiraient sur les manches de mon manteau.

Un jour, on me poussa violemment à terre. Quand je me retournai pour défier la coupable, je compris, incapable de dire qui m'avait bousculée, que c'était peine perdue, qu'il ne me restait plus qu'à battre en retraite. Je me relevai et m'enfuis. En dépit des picotements dans les mains et aux genoux, des larmes qui montaient, j'étais bien décidée à ce que personne ne me voie pleurer. Mise au ban, désorientée, triste et écumant de rage à la fois, j'éclatai en sanglots après avoir tourné à l'angle de la rue. Je rentrai chez moi sans voir où je mettais les pieds.

J'avais les genoux éraflés et des égratignures sur les deux paumes. Ça saignait. L'élastique qui maintenait mes

longs cheveux fins en queue-de-cheval s'était volatilisé. Des mèches me retombaient sur le visage, se collaient aux larmes et aux bulles de morve expulsées par mes narines frémissantes à chaque hoquet misérable.

J'entrai chez moi par l'arrière de la maison et je tombai sur ma mère, en tablier, devant sa gazinière. Concentrée sur sa cuisine, elle me salua sans s'arrêter de touiller, sans même se retourner. Mes sanglots sonores restèrent un moment couverts par le bouillonnement du liquide dans la casserole. Ce ne fut que lorsque le silence revint qu'elle pivota sur ses talons pour me regarder, un sourcil minutieusement épilé en l'air.

Elle eut un choc en me voyant dans cet état. La spatule qu'elle tenait lui tomba des mains, de la sauce éclaboussa le plan de travail. L'instant d'après, elle me prenait dans ses bras et me serrait fort contre sa poitrine aussi plate que la mienne.

— Lissa ! Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Une des filles de l'école m'a fait tomber.

À travers mes larmes, je vis la mine horrifiée de ma mère, puis elle secoua la tête, incrédule.

— Mais non, ma chérie, non, non, c'était forcément un accident.

Elle nettoya mes écorchures tout en m'abreuvant de paroles réconfortantes. C'était elle qu'elle essayait de convaincre, pas moi, en m'expliquant que j'interprétais mal l'intention de mes camarades.

Elle avait l'air tellement chamboulée par toute cette histoire que je ne résistai pas bien longtemps et finis par aller dans son sens :

— Ah oui, c'est vrai... En fait, j'ai dû trébucher et tomber toute seule.

Ma mère me récompensa de cet aveu en me câlinant longuement, soulagée de ne pas avoir affaire à un acte de pure malveillance et d'une grande cruauté.

Malgré mon jeune âge, je savais ma mère fragile psychologiquement. Lorsque les choses ne se passaient pas comme elle le voulait, elle se refermait comme une huître et se retirait dans son petit monde jusqu'à ce que la cause de sa contrariété disparaisse des radars. Une fois la voie libre, elle revenait parmi nous, tout sourire, aimante, prête à redevenir la maman dont tout enfant solitaire et cafardeux ne peut que rêver.

Il valait donc mieux mentir. Éviter de laisser la méchanceté s'immiscer dans notre foyer.

J'avais beau être encore jeune, je tenais à protéger ma mère. Mais je n'allais pas pouvoir empêcher le monde de tourner...

2

Étant fille unique, je bénéficiai de toute l'attention de mes parents, et grâce à leur dévouement, ou peut-être était-ce ma nature profonde, j'étais une enfant très éveillée. J'excellais en tout, et avant l'arrivée de Jemma, j'étais largement, et de loin, la première de ma classe. Mes parents ne se privaient pas de me montrer à quel point ils étaient fiers de moi. « Il faut qu'on commence à mettre de l'argent de côté pour lui payer des études à l'université », répétait chaque mois ma mère à mon père le jour où tombait son salaire.

Alors mon père, un homme à la carrure imposante, partait dans un rire, prenait ma mère par la taille et l'embrassait. Si j'étais là, je tentais par tous les moyens de me faufiler entre eux deux pour me mêler à ces témoignages d'affection. Parfois, si j'insistais, mon père me prenait dans ses bras et j'essayais d'y rester le plus longtemps possible, ivre de bonheur. Que ce soit moi ou ma mère qu'il cajole ainsi, chaque fois, il s'arrangeait pour balayer d'un revers de main les inquiétudes de son épouse. « On verra ça en temps voulu. »

À dix ans, l'université me paraissait encore bien loin. Ce qui me préoccupait davantage, c'était surtout ce qui m'attendait le lendemain dans la cour de l'école. J'aurais sûrement dû faire part de mes ennuis à mon père, lui

raconter les insultes et les bousculades dont j'étais de plus en plus fréquemment victime. Mais chez nous, on ne parlait que de choses gaies et rigolotes, mes parents rivalisaient de joie de vivre, ils débordaient d'amour l'un pour l'autre... et, parfois, pour moi.

Mon père était représentant de commerce pour une entreprise de produits pharmaceutiques. Son poste couvrait la région du sud-ouest de l'Angleterre, les villes de Bath et Bristol comprises. La nature de son travail l'obligeait, de temps à autre, à devoir rester dormir à l'hôtel mais depuis que sa société s'était agrandie, quatre ans auparavant, les choses avaient radicalement changé. À présent, il était absent trois ou quatre nuits par semaine et un week-end sur deux. Ma mère, fragile et fusionnelle, supportait mal ses absences. Je ne saurais dire s'il leur arrivait de se disputer à ce sujet, si elle le suppliait de changer de travail, d'en trouver un où il n'aurait pas à passer autant de temps loin de chez lui ; pendant toutes ces années, pas une seule fois je n'ai entendu l'un ou l'autre hausser la voix ou prononcer une parole blessante. Lorsqu'il était à la maison, mon père était charmant, drôle, aimant. L'époux parfait, compréhensif, attentionné, affectueux. Il emmenait souvent ma mère au restaurant, ils partaient en balade à la campagne, s'arrêtaient déjeuner dans les pubs du coin.

Moi aussi, je participais à leurs petites escapades, parfois.

Certains jours, il arrivait qu'en rentrant de l'école d'une humeur sinistre, je trouve la porte de leur chambre fermée à clef. Et je devais attendre, parfois plusieurs heures, qu'ils se décident à en sortir. Les jours où je me sentais particulièrement déprimée, je m'asseyais par terre et collais mon

oreille à la porte pour écouter leurs petits bruits – des rires étouffés, des murmures, des gémissements et des grognements – et je me sentais moins seule, moins triste. Une fois, ou peut-être est-ce arrivé plusieurs fois, ils ne sont carrément pas sortis du tout. J'ai dû dîner d'un sandwich à la confiture et j'ai fini par regarder la télévision toute seule, en prenant soin de mettre le volume au plus bas pour ne pas les déranger.

Mon père n'aimait pas qu'on le dérange.

Quand son époux était à la maison, ma mère se paraît de ses plus beaux bijoux et revêtait ses plus jolies tenues. Elle se lavait les cheveux tous les matins, se maquillait avec soin et retouchait son maquillage plusieurs fois par jour. Elle rayonnait : ses yeux pétillaient, son rire enjoué remplissait la maison, sa voix prenait une tonalité douce et elle dansait, elle dansait... dans la cuisine en préparant les repas, dans le jardin en étendant le linge, elle dansait avec mon père, avec moi, toute seule ! En la voyant, on ne pouvait que sourire et se sentir merveilleusement bien.

Et lorsqu'il repartait, elle s'effondrait pendant au moins vingt-quatre heures. Chaque fois. Elle errait dans la maison en traînant les pieds, refusait de s'alimenter ou de me préparer à manger, de sorte que j'étais obligée d'aller me servir dans le frigo et de choisir parmi les restes des nombreux plats amoureuxment cuisinés pour son mari. Sinon, je tartinais de beurre et de confiture une vieille tranche de pain rassis. Et lorsqu'elle daignait m'adresser la parole, ça ne dépassait jamais le monosyllabe.

Le lendemain, elle se ressaisissait et passait les deux jours suivants dans l'anticipation du retour de mon père. Elle en profitait également pour se rattraper avec moi, cédait à tous mes caprices et m'étouffait de câlins qui lui

faisaient de toute évidence plus de bien à elle qu'à moi. Là, elle me parlait, déversait sur moi un flot intarissable de paroles décrivant par le menu ses moindres émotions. D'ailleurs, elle commençait souvent par ces mots : « Tu es trop jeune pour comprendre mais... »

Lorsqu'elle était seule, elle n'aimait pas se coucher tard, sans pour autant avoir envie d'aller dormir trop tôt. Ces soirs-là, mon père n'étant pas à la maison, c'était moi qui veillais avec ma mère, histoire de lui tenir compagnie. Si je m'assoupissais, elle me pinçait pour me réveiller. Le lendemain, ou les jours suivants, si on me demandait d'où venaient ces bleus sur mes petits bras tout blancs, je disais que je m'étais cognée contre une poignée, ou le coin d'une étagère, ou un mur... Enfin, ça dépendait de la personne qui me posait la question. À l'école, les marques sur mes bras me valurent un nouveau surnom de la part de mes bourreaux... Pongo. J'aurais bien aimé les reprendre, leur dire que Perdita, *la mère* des 101 dalmatiens, aurait été plus approprié que Pongo, le père, mais, sans surprise, je ne ripostais jamais. C'est drôle mais j'étais contente que mes bourreaux aient choisi le nom d'un des deux parents héroïques du film d'animation, plutôt que celui de Cruella la mégère.

Malgré les hématomes et la fatigue qui, parfois, m'empêchaient de garder les yeux ouverts en classe, je chérissais ces journées passées seule avec ma mère. Lorsque mon père rentrait, ma mère et lui reformaient aussitôt leur petite bulle où il n'y avait de place que pour eux deux, et moi, je restais à l'extérieur, à quémander quelques instants d'attention. Puis mon père repartait et pendant une journée entière, ma mère m'ignorait, avant, le lendemain, de s'intéresser de nouveau à moi.

Voilà, c'était un cycle sans fin de périodes où ma mère me négligeait, durant lesquelles j'étais déboussolée, abattue, accablée de solitude, suivies de périodes de faste affectif où j'arrivais presque à me convaincre que mes parents éprouvaient de l'amour pour moi.

Presque...